

Souvent j'ai parcouru les rayons des librairies emplis d'œuvres savantes : Ma vérité, ma vie, ce que je crois ...

Je restai songeur devant la prétention humaine à imposer aux autres ses idées, à refaire le monde à la place du monde, à se positionner comme référence à l'autre et par là même à se prouver son importance.

Alors pourquoi cet ouvrage ? Il y a un temps pour tout :

« Un temps pour naître et un temps pour mourir ; un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté ; un temps pour pleurer et un temps pour rire ; ... ; un temps pour se taire et un temps pour parler », dit l'Ecclésiaste.

La graine germe, la plante naît, grandit, fleurit et meurt, laissant de nouvelles graines à germer. Nous sommes une plante dans la forêt de l'humanité.

À quoi peuvent bien servir nos richesses accumulées si nous mourons stériles ? Autant vivre sur une île déserte.

Il ne s'agit pas là d'offrir des savoirs, de raconter une vie, seulement d'indiquer une direction. Et encore, non pas celle d'un chemin vers un but, ou la voie d'un politiquement correct, d'une pensée unique, d'une quelconque vérité, mais seulement d'un appel vers l'Éveil. Je ne suis pas prophète, je ne suis pas Buddha. De mon humble personne, cet appel ne saurait se faire qu'en partageant, en m'appuyant sur des lambeaux de ma vie, vécus également par tout un chacun et porteurs de sens au-delà de leur seule évocation.

Voici déjà un discours bien compliqué, qui demande à être explicité. Que ceux d'entre vous qui n'ont qu'indifférence ou répulsion ferment ce livre. Chaque chose en son temps et un temps pour chaque chose. Le temps viendra pour eux.

Le livre reste offert sur une borne à la croisée des chemins, à la disposition de celui qui voyage et qui cherche. Qui répond à un appel intérieur vers le sens profond des choses, vers la lumière de la conscience. Ou simplement qui à soif d'infini. Le terme de partage

est déjà exigeant. Chaque être humain vit en autarcie spirituelle comme nous aurons sans doute l'occasion de le voir plus loin.

Partager, c'est entrer en résonance avec l'Autre et nécessite donc un vécu partagé, des émotions communes, un questionnement unidirectionnel, un protocole relationnel et un langage commun. Ou un peu de chaque.

Pour moi, auteur, ce partage implique la simplicité, la porte ouverte.

Pour toi lecteur, indulgence et compassion pour celui qui n'est au fond qu'un miroir de toi-même. Nous essaierons.

## OFFERUS

---

Ce livre s'est d'abord appelé : Sur les traces d'Offerus. Qui était Offerus ?

J'ai trouvé son histoire, entre autres, racontée dans le livre de Fulcanelli, « Le mystère des cathédrales ».

C'est l'histoire de mon homonyme, saint Christophe. Au départ il s'appelait Offerus. Sa force était prodigieuse.

Comme toutes les histoires initiatiques, le sens est symbolique et signifie qu'au départ de la vie, nous sommes riches de potentialités.

Pour mémoire, dans La Belle au bois dormant, autre conte initiatique, les vœux des bonnes fées au berceau de la princesse ont la même signification.

L'histoire d'Offerus représente en fait l'évolution de la vie humaine dans sa dimension spirituelle.

Offerus conscient de ses capacités, décide de ne servir que celui qui en sera digne, l'être le plus puissant au monde. Il part à sa recherche

et rencontre un jour dans la forêt le roi et sa suite engagés dans une chasse à courre. Questionné, celui-ci lui confirme être l'homme le plus puissant du monde et accepte de le prendre à son service.

Un certain temps se passe lorsque un soir, lors d'une veillée, dans la discussion le roi s'exclame : « Que le diable m'emporte si... »

Surpris, Offerus s'enquiert de ce diable et le roi lui répond qu'il est bien plus puissant que sa propre majesté.

Aussitôt, Offerus quitte le roi et part à la recherche du diable. Il le rencontre un soir, au fond d'une sombre forêt, sous l'apparence d'un individu cornu, vêtu de rouge, avec des sabots de bouc en guise de pieds. Interrogé, celui-ci lui confirme être le plus puissant du monde et consent à le prendre à son service.

Un certain temps se passe lorsque un jour, au détour d'un chemin, nos deux compères se retrouvent face à une croix au centre d'un carrefour.

Le diable se défile craintivement en se protégeant le visage de ses bras. Surpris, Offerus s'enquiert de la cause de cette frayeur et le diable lui révèle alors que Dieu est bien plus puissant que lui, en vérité le maître de l'univers.

Offerus quitte donc le diable et part à la recherche de Dieu.

Parcourant monts et vallées, il cherche en vain pendant des années et finit par s'arrêter un jour, las, auprès d'une rivière où, en désespoir de cause et sur les conseils d'un ermite, il s'établit comme passeur, chargeant les voyageurs sur ses robustes épaules.

La suite de l'histoire est plus connue. Un petit enfant, le plus humble de tous, le réveille un soir et lui demande ses services. Le chargeant comme un fêtu, Offerus s'engage dans la traversée, mais à sa grande surprise, le fardeau devient de plus en plus lourd au fur et à mesure de la progression jusqu'à lui faire ployer les genoux.

Prodigieusement étonné, Offerus interroge l'enfant qui lui déclare : « Je suis celui que tu cherches depuis si longtemps. Pour

mon service désormais tu seras passeur d'hommes et tu auras pour nom Christophe».

Christoforos, le porte Christ, synonyme nous dit Fulcanelli, de Chrisoforos, le creuset de l'athanor, outil de l'alchimiste, dont la pierre philosophale, but du Grand œuvre, porte pour les initiés le nom de Christ.

Ainsi pour moi, Offerus symbolise celui qui cherche, sur le chemin de l'éveil et de la pierre philosophale.

Cependant l'histoire d'Offerus me paraît trop principielle, trop simple pour exprimer la réalité de la vie.

Les trois étapes traversées par lui sont effectives, la première étant le royaume, lieu des réalités et du vécu, la deuxième celle des démons de l'imaginaire et des passions, le théâtre de la Maya pour les hindouistes et la troisième celle du lâcher prise, de la spiritualité et du don de soi au profit de l'humanité.

La voie d'Offerus telle que contée par la légende est toute droite, linéaire et sans surprise hors le dénouement. Or notre chemin est identique à celui de la caravane qui sinue à travers les dunes et autour des ravines même si à chaque obstacle contourné elle reprend la direction du but, guidée par le soleil ou par l'étoile.

## ŒDIPE ET LE SPHINX

---

Avec une approche différente, j'aurais pu intituler le livre : Œdipe et le sphinx.

Tout le monde connaît l'histoire : le sphinx pose à Œdipe la question clef : « Qu'est-ce qui marche sur quatre pattes le matin, deux le midi et trois le soir ? »

La réponse d'Œdipe possède un sens évident : L'homme. Au matin de sa vie il marche à quatre pattes, puis sur ses deux jambes jusqu'au soir de sa vie où il s'appuie sur une canne, sa troisième patte.

... Et un sens caché, symbolique : Au matin de la vie c'est bien le petit enfant qui marche à quatre pattes, mais parce qu'il est immature, avec le comportement de l'animalité, ce qui n'est pas péjoratif comme nous aurons l'occasion de le voir ultérieurement.

Au midi de sa vie, l'homme est devenu responsable, apte à construire, c'est à dire à utiliser son énergie pour façonner le monde à son image, ou à tenter, par l'opposition, à se construire un monde à la place du monde. Il a donc deux pattes, son comportement l'élève et le positionne comme centre du monde par son centre de gravité en équilibre sur ce piédestal.

Au soir de sa vie, l'homme épuisé plie l'échine et marche avec une canne, sa troisième jambe. La canne est en fait le bâton du pèlerin, qui relie la terre au ciel. L'homme n'a plus l'énergie de transformer les choses. Il a lâché prise et est devenu contemplatif.

Distillant la réalité perçue à la recherche du sens sous-jacent et de la relation avec le reste de l'univers, il comprend que ce qui est en bas du bâton, sur terre, est le manifesté, l'apparent et ce qui est en haut dans la lumière est la loi qui le sous-tend, relie la cause et le résultat, le détail avec le tout. Ainsi, il s'avère que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

Mais là aussi, la réponse n'est qu'une clef de passage, qui donne à notre héros le droit de vivre son destin, auquel il n'échappera pas d'ailleurs. Elle ne contient aucune des péripéties, aucun révélateur de la manière dont l'Homme se réalise à travers ce destin.

J'ai finalement affecté un titre, LE TITRE, l'émanation profonde du livre : « De la citadelle à la Maison-Dieu », titre mystérieux s'il en est, jusqu'à ce que quelques digressions le rendent limpide comme de l'eau de roche.

## LA CITADELLE

---

La citadelle évoque irrésistiblement les murailles de Jéricho dans le livre de sagesse qui se cache sous le nom de Bible et elle a le même sens : c'est l'image de nous-même.

Mais plutôt que la chute de ses murailles (que nous verrons plus loin), ce qui nous importe ici est la manière dont elle a été bâtie, pierre après pierre. D'où venons-nous, qui ou plutôt que sommes-nous et comment en sommes-nous arrivés là ?

Pour comprendre cela, un exercice préalable est nécessaire au lecteur, même si le manque d'habitude rend la chose difficile : Il s'agit de regarder les choses en face, rien que la réalité, sans pollution intellectuelle, référence à des auteurs divers, opinions préconçues. Un premier pas vers la quête de la Vérité.

Ainsi, si je vous dis : « Je suis né le 24 mai 1945 », n'en croyez rien. Le jour présumé de ma naissance, je n'étais pas conscient, en tout cas je n'en ai aucun souvenir. Je rapporte donc ce qui m'a été dit, ou que j'ai lu sur mon livret de famille.

Nous avons développé à travers l'éducation un mécanisme d'apprentissage qui consiste à dire : « Je ne sais pas, donc si mon mentor me le dit, c'est probablement vrai » et petit à petit nous avons donné priorité et confiance au savoir acquis plutôt qu'à nos propres perceptions.

Ce savoir n'est pas forcément faux, mais il est accepté et non vécu. Construction artificielle dont le rôle invisible est de nous mettre au diapason des autres, non de nous construire.

Tous ceux qui, comme moi, ont mis un jour le doigt dans une prise de courant pourront évaluer l'écart considérable entre l'information reçue et l'expérience vécue.

Le « je ne sais pas » nous inquiète, car l'homme a horreur de l'inconnu, du vide qu'il remplit insatiablement de tout-venant, reflets de réalités, *a priori*.

Les dictionnaires encyclopédiques nous rapportent qu'un séquoia peut vivre 2000 ans. Mais qui d'entre nous était là il y a 2000 ans pour en témoigner? Nos systèmes de pensée sont bâtis principalement de savoirs, c'est-à-dire de données collectées ou concoctées par autrui et consolidées entre elles par un réseau de règles conformistes et convergentes afin d'assurer la vraisemblance et la solidité de ce château de cartes virtuel.

Ainsi, dans son livre *Le maître du haut château*, Philip K. Dick nous décrit un monde où les allemands et les japonais ont gagné la guerre de 1939-1945. Seul un écrivain, pourchassé par des tueurs à gages, décrit dans son dernier ouvrage une hypothèse contraire. La fin du livre nous dévoilera son secret, il disait vrai. Le monde vécu par les populations était factice, le système mis en place par un pouvoir occulte était construit sur une hallucination collective. Un seul clairvoyant avait ouvert les yeux.

En partant d'une vision réaliste des choses, ma vie effective s'étale non pas depuis le jour de ma naissance, mais depuis celui où j'ai accédé à la conscience jusqu'au jour où elle s'éteindra.

Le jour de ma mort? Erreur funeste, ce jour se perd dans le futur. Il n'existe pas, il est hypothèse, extrapolation. L'avenir n'est qu'une projection de notre pensée, un réservoir où nous stockons nos désirs, nos peurs, nos lois et règles de vie et que nous essayons de consolider à coup de statistiques et de projections rationnelles, le réel s'arrête en fait à l'instant présent.

Quant au jour où j'ai accédé à la conscience, il n'existe plus, il est souvenir, il est mort. Le passé est mort. Les événements vivent quand ils se produisent, après ne subsiste que leur trace gravée dans la mémoire. Une évocation, des images en boomerang comme l'écho qui se répète en rebondissant d'un bord à l'autre de la vallée.

Ainsi nous découvrons que la vie se résume à l'instant présent, plus précisément à l'émotion suscitée en nous par l'instant présent.

Le superficiel est comme un bruit de fond dont il ne reste qu'une trace inconsistante.

La vie se résume à ce que nous mettons dans chaque seconde qui passe et plus la seconde est lourde, plus la vie est intense. Là est la réalité.

C'est pour cela que l'épreuve nous fonde, car elle nous marque et nous transforme. Et c'est pour cela aussi que la seule transmission possible, objective, sincère entre deux êtres est le partage d'un vécu où celui qui donne et celui qui reçoit se retrouvent, une évocation et un souvenir commun.

Comme une pièce de monnaie partagée en deux et dont chaque possesseur reconnaisse la moitié de l'autre. Cette pièce portait dans l'antiquité le nom de Sumbolon. Wikipedia nous dit : Le mot « symbole » est issu du grec ancien Sumbolon, qui dérive du verbe sumbalein signifiant « mettre ensemble », « joindre », « comparer », « échanger », « se rencontrer », « expliquer ».

Dès lors, nous pouvons partir à la découverte de nos premières pierres dans la construction de notre citadelle.

## LES ÂGES DE LA VIE

---

Mes premiers souvenirs remontent tôt dans mon enfance, vers deux-trois ans. Mon auto à pédales dans le jardin, la visite aux éléphants blancs sacrés du roi du Cambodge, les danseuses graciles à la pagode au rythme du xylophone et aussi, d'une manière très précise, ne souriez pas, ma première fessée. Elle m'aura construit en dépit des apparences, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Je passe sur les détails, qui n'intéressent personne, je m'aperçois aujourd'hui que le souvenir ne marque pas forcément la mémoire consciente.

Ainsi, parcourant le parc de l'hôpital, face à la mer, je pose mon regard sur une plante, une pâquerette, un moineau et mystérieusement des scènes oubliées de mon enfance surgissent, la cueillette des pissenlits, la chasse aux oiseaux à coups de fronde avec mes garnements de copains...

La tendresse de ma mère, la sécurité du foyer, les premiers visages et bien d'autres acquis du quotidien, intégrés dans ma construction première, ne m'auraient marqués au fer rouge que s'ils avaient été manquants. Il est des absences qui traumatisent l'inconscient et laissent des séquelles pour toute une vie, voire, se transmettent aux générations suivantes comme une malédiction.

Quels couples aujourd'hui en prennent conscience au moment d'éclater leur famille à coups de disputes pusillanimes? De même, ces femmes en manque de maternité, qui procréent à la va-vite avec un inconnu rencontré sur Internet, engendrant dans leur aveuglement de futurs naufragés du bonheur.

Quoi qu'il en soit, les pierres de fondation de notre citadelle sont invisibles, sous la surface de la terre. Le premier âge boit la vie comme une jeune plante boit l'eau qui la fait jaillir du sol.

Notre croissance première est un perpétuel balancement entre le yin et le yang, le noir et le blanc, entre ce qui nous fonde par sa présence et ce qui nous blesse par son absence, à l'instar de l'épreuve argentique du photographe, qui se révèle en négatif dans le bain de révélateur et se fixe en positif dans le fixateur.

Petite remarque en passant, il n'est pas dans mon intention de donner un cours de psychologie, mais le tréfonds de l'âme humaine nécessite un regard intérieur appelé trop souvent et abusivement psychanalyse. La tâche d'un psychologue est de soigner la psyché, c'est à dire de rendre la paix à celui qui souffre. Pour cela il utilise des techniques universellement connues depuis la nuit des temps par tous ceux qui se donnent pour objectif d'approfondir la connaissance de l'âme humaine, mais dont le but n'est pas de guérir, simplement d'éclairer le chemin de la vie.

Les mystiques chrétiens, les kabbalistes et les soufis, les bouddhistes et les brahmanes, tous ont le même regard. Le regard intérieur, sur eux-mêmes.

Pour en revenir à notre citadelle, nous en sommes à la première rangée de la muraille, celle de la petite enfance.

Je me souviens d'un livre lumineux de Christiane Singer : *Les âges de la vie*. Sans vouloir reprendre le détail de ses propos, nous reconnaissons tous les étapes qu'elle aborde dans notre propre histoire.

L'enfance est globalement une phase de réception. L'enfant absorbe et assimile. Il prend contact avec l'environnement. Ceci ne signifie pas qu'il soit passif. Il teste les limites et entame donc la principale méthode de progrès intérieur : la transgression. Jusqu'à la sanction qui lui indique le stop.

Priver un enfant de sanction, c'est élever une citadelle bancale, dont les pierres ne sont pas d'équerre et dont la muraille comporte des vides au niveau de la structure.

L'enfant absorbe avidement tout ce qui lui permet de consolider une image de l'univers, sans raisonnement ni processus intellectuel. C'est la seule période où les savoirs sont acceptés sans résistance et en particulier ce que nous appelons l'éducation, ensemble de règles destinées à l'intégrer dans la société des hommes, non comme individu, mais comme partie constituante de la collectivité.

Il fonctionne comme un petit animal, instinctivement, affectivement, comme évoqué dans la première partie de la réponse d'Œdipe au sphinx.

Dans la deuxième étape, l'adolescence, le jeune détruit. Chez les animaux aussi, il vient un âge où il est impératif de quitter le nid et comment le quitter si ce n'est par le conflit et dans l'opposition ?

L'adolescent possède un système de valeurs construit par ceux dont la tâche était de l'élever. Pour s'émanciper, il doit remettre en cause ce système, voire, le détruire momentanément pour pouvoir

en construire un à la place, fut-ce en y réintégrant après acceptation les valeurs qu'il a rejetées. Il n'est plus la projection des conceptions de ses parents et maîtres, il devient lui-même, un être à part entière.

Une bonne partie des pierres de la muraille est ainsi rejetée par notre bâtisseur, mise à l'écart. Dans le passage de la Bible relatif à la construction du Temple, la clef de voûte, qui termine l'ouvrage et en assure la cohésion, est composée de la pierre initialement rejetée par les bâtisseurs qui la trouvaient imparfaite.

Vient enfin l'âge adulte, le midi de la vie. Son trop-plein d'énergie absorbé, l'homme consolide peu à peu l'édifice dans la ligne où il l'a débuté, pas forcément bonne, mais que les aléas de la destinée peuvent infléchir. Chaque pierre est une expérience vécue. Quelle qu'en soit la destination. Les bouddhistes appellent cela le karma.

Si l'homme est sur une pente descendante, chaque plaisir futile et chaque faiblesse consolideront sa veulerie, sa vanité. Les conflits qui l'enflamment augmentent son agressivité, diminuent sa maîtrise de soi.

Si l'homme gravit un chemin ascensionnel, chaque effort consolide sa volonté, chaque réflexion alimente sa maturité. Il n'est cependant pas vraiment libre, malgré les apparences. D'abord parce que, comme le peintre qui esquisse sa toile, ses choix et ses actes sont à l'image de ce qu'il est au fond de lui-même. Il fait ce qu'il est.

Seules les vicissitudes du hasard ou les contraintes extérieures pourront changer cet état de choses. Par quel mécanisme ?

Rappelons-nous les premiers pas de l'enfant qui apprend à marcher. Il hésite longuement, puis finit par s'élancer, bravant le risque, tombe, se relève, repart et retombe encore, mais à chaque fois plus assuré.

Chaque prochain pas, chacun de nos actes fait l'objet d'une décision préalable qui sera confortée ou infirmée à l'exécution. Si aucun effort n'est nécessaire, si aucun échec, aucune alternative ne se présentent, rien ne change, aucune nouvelle pierre n'est amenée à l'édifice.

Dans le cas contraire, nous nous remettons en cause ou nous entêtons, libres en apparence de décider et ainsi de rajouter une pierre à la muraille de la citadelle.

Dans les faits et selon la loi universelle de causalité, les arguments de la décision à prendre à chaque nouveau choix découlent des leçons assumées en résultat du million d'événements précédemment vécus au cours de la vie, d'émotions qui en ont résulté, qui ont marqué l'être, l'ont transformé, ont forgé ses habitudes.

Le choix est symbolisé par une balance - quel plateau est-il le plus lourd - et par l'épée à deux méplats qui tranche le choix. C'est L'arcane VIII du tarot, la Justice, qui le représente : la juste décision.

Loin d'avoir les yeux bandés comme on la représente souvent, la dame symbolisant notre conscience regarde les choses en face, les yeux ouverts, ce qui veut dire qu'elle ne se fie ni aux apparences, ni à des arguties extérieures ou dogmatiques, des vérités toutes faites.

Le choix effectué, l'action suit inéluctablement, la tentative de réalisation, qui se soldera par un succès ou par un échec.

En cas de succès la citadelle est consolidée. En cas d'échec, celui-ci est assumé, les paramètres en sont mémorisés et viennent compléter et modifier les influences du prochain choix. La citadelle est également consolidée.

## JÉRICHŌ

---

Ainsi se construit la citadelle, de pierre en pierre, de choix en choix.

Mais, comme un mollusque construisant semaine après semaine sa coquille, celle-ci qui devait lui servir de protection, d'ossature et de squelette, devient peu à peu carapace, prison. Le poids des acquis

devient beaucoup trop lourd et conditionne les décisions à venir au détriment du bon sens, le choix n'existe plus, il n'est plus que reproduction à l'infini de situations passées. œillères.

La citadelle devient inexpugnable, filtrant soigneusement les apports extérieurs, acceptant ce qui la consolide, rejetant ce qui la menace. Rendant interdite toute remise en cause : Jéricho.

Les clairvoyances disparaissent au profit d'automatismes, d'idées toutes faites, de jugements préconçus, de dogmes, d'habitudes et d'absence d'interrogations, l'homme devient une mécanique qui avance aveuglément.

Cette vision quelque peu apocalyptique de la citadelle est provocatrice en ce sens qu'elle met l'accent sur le côté négatif des choses. Or vous l'avez compris, la réalité est toujours duale, perpétuelle inter-pénétration du yin et du yang.

Face au yin, le yang, c'est que l'être humain a impérativement besoin de sa citadelle.

Posée dans la plaine, elle constitue la protection contre les hordes barbares qui la traversent, les bandes de pillards, les samouraï bagarreurs en quête de gloire, ou les vents brûlants créateurs de mirages, porteurs de démons fantasmatiques et imaginaires, nos propres peurs. Tout ce qui menace notre tranquillité et notre stabilité dans le monde du quotidien.

Et par dessus tout, elle nous protège du suprême péril, l'inconnu.

Si l'au-delà de l'horizon enrichit le voyageur, il est porteur d'insécurité, de chamboulement, de souffrances potentielles, de mort. Aussi la citadelle orne-t-elle souvent son oriflamme de la devise exorcissante : « La projection du présent crée l'éternité ». Phrase magique qui permet à l'homme de fuir le vide, de projeter dans le lointain ce qui est du domaine de l'instant présent, d'échapper au péril de la nonexistence qu'il appelle la mort.